

Le gant : un héritage des siècles passés

Audrey Colonel

Université Grenoble Alpes – UMR LARHRA, France

audrey.colonel-coquet@univ-grenoble-alpes.fr ou audreycolonel@hotmail.fr

Remerciement : Ce travail a été soutenu par la Mission historique de la Banque de France – que je remercie – par l’attribution d’une allocation de recherche en 2020 dans le cadre de ma thèse de doctorat. Je remercie également Anne Dalmasso, Olivier Cogne en sa qualité de directeur du Musée Dauphinois pour la mise à disposition des collections de gants du Musée, Marie-Andrée Chambon, Chargée des collections ethnographiques du Musée pour son aide précieuse, Maurice Rey-Jouvin pour la présentation de la collection de gants Jouvin et les explications fournies, Jean-Marc Bollon pour la mise à disposition d’archives et pour son soutien précieux et Serge Calvet pour les relectures.

Résumé structuré :

Objectif : Ce travail vise à comprendre les processus de patrimonialisation de la ganterie actuellement en cours dans des villes françaises autrefois fortement marquées par l’industrie gantière. Une approche historique sur le temps long permet de montrer l’importance du gant et son usage dans les sociétés antérieures – à travers le cas des femmes – lui conférant aujourd’hui le statut de bien culturel et contribuant à l’insertion de l’activité gantière, aujourd’hui artisanale et reconnue « métier d’art », parmi le patrimoine culturel français voire mondiale.

En vue de préparer une exposition sur la ganterie organisée par le Musée Dauphinois en 2021 à l’initiative de Olivier Cogne, il s’agit également de replacer dans leur contexte historique les collections de gants que possède le Musée et d’en dater un échantillon.

Méthodologie : Il s’agit de mener une recherche historique à travers un corpus de sources et d’objets composé de la littérature produite au XIX^e et XX^e siècle par des gantiers et des érudits s’essayant à écrire l’histoire du gant, d’un échantillon de numéro de revues de presse féminine sélectionnés à des périodes données, à des publicités de ganterie et à des collections de gants fabriqués au XIX^e et XX^e siècles, conservées au Musée Dauphinois situé à Grenoble (Isère) et par la descendance de la maison de ganterie Jouvin. Le croisement de ces sources avec les modèles de gants fabriqués au XIX^e et au XX^e siècle permet d’avoir une vue d’ensemble sur l’usage de ce bien et la perception qu’en avaient ses contemporains.

Constat : Si le gant endosse d'abord une fonction utilitaire à l'Antiquité, on assiste à un basculement de fonction au Moyen-Age lorsqu'il devient un symbole d'élégance agissant comme un marqueur social. Chez la gente féminine, le gant se porte tantôt long, tantôt court, suède ou glacé : à chaque période ses modèles et à chaque occasion ses couleurs. Les modèles évoluent à travers le temps et les fabricants se rapprochent des milieux de la mode dès le début du XXe siècle pour concevoir des produits à même de séduire le consommateur de plus en plus exigeant. A cette période, la recherche d'innovations dans la gamme de produits s'intensifie à l'heure où le gant de peau, devenu banal, n'attire plus autant qu'aux siècles précédents. Ainsi, de nouveaux produits voient le jour comme les gants de peau lavables tandis que d'autres, longtemps bannis en haute société, deviennent objet de mode tel le gant de tissu.

L'histoire du gant et ses attraits artistiques en font un bien culturel tandis que le savoir-faire traditionnel, les inventions améliorées au fil du temps et les savoirs relatifs à cette industrie constituent un patrimoine intellectuel réinvesti par les artisans d'aujourd'hui. En effet, héritage contribue au renouveau de la mode lorsque certains acteurs de l'industrie du luxe tentent, dans les années 2010, de (re)mettre au goût du jour le gant parfumé, à l'image de de la parfumerie Guerlain associée à la ganterie Agnelle.

Limites : Il s'agit d'une présentation des premiers résultats d'un travail en cours beaucoup plus vaste visant à étudier l'histoire l'activité gantière à travers le cas grenoblois. A ce jour, il n'a pas été possible de dater avec exactitude l'ensemble de l'échantillon de gants sélectionné, mais seulement de le périodiser selon le contexte retracé dans cet article.

Originalité/Valeur : L'originalité de ce travail se situe dans le caractère novateur de l'objet d'étude et de la matière utilisée. La ganterie a fait l'objet de peu de travaux historiques et les collections de gants du Musée Dauphinois n'ont pas encore été exploitées en milieu académique.

Mots clés : Mode, gant, gant parfumé, ganterie, gantier, innovation, héritage, patrimoine, bien culturel, XIXe XXe siècles.

Classification de l'article : article de recherche.

ISBN: 978-989-54263-1-7

Le gant : un bien culturel hérité des siècles passés

« *Élégance, goût, distinction...*

*Se reconnaissent à la façon dont on se gante. Point minuscule mais capital de notre toilette, les gants doivent être fins, souples et de coupe impeccable. »^[1],
Fémina, 1931.*

Inscrit parmi les produits invisibles de la mode hivernale dans notre société, le gant était au cours des siècles passés un objet d'usage quotidien dans les sociétés européennes et étasunienne, avant d'être délaissé à partir des années 1950. Cet héritage contribue au renouveau de la mode – entendue comme une manière collective de se vêtir selon des goûts et tendances perçues comme de « bon ton » à une période donnée et dans une société déterminée – lorsque certains acteurs de l'industrie du luxe tentent, dans les années 2010, de (re)mettre au goût du jour le gant parfumé, à l'image de la parfumerie Guerlain associée à la ganterie Agnelle. Défini dans l'encyclopédie de Diderot et D'Alembert comme une « *espèce de vêtement de main destiné principalement à défendre du froid pendant l'hiver, et du hâle pendant l'été [...]* » (DIDEROT ET D'ALEMBERT 1751-1765), le gant était porté hiver comme été jusqu'aux années 1930 environ. S'il revêt différentes fonctions depuis l'Antiquité, le gant semble endosser un rôle de marqueur social dès la fin du Moyen-Age. Partie intégrante de l'habillement dans le prolongement de la tenue vestimentaire, cet objet dont on parle peu est devenu « socialement indispensable » (COQUERY 2003) au XIXe siècle pour agrémenter la toilette féminine. Jusqu'aux années 1950, « une femme des milieux aisés ne sortait pas sans chapeau et sans gants » (BORNE 1988). Ainsi, ce bien doté d'une longue histoire s'inscrit dans un champ historiographique très riche qui est celui de l'histoire du vêtement, de la mode et des produits de luxe (BONNET et COQUERY 2015) (KAARTINEN, MONTENACH et SIMONTON 2015), au cœur des recherches de nombreux historiens. De riches études ont été menées sur la consommation de vêtements ou d'objets accessoires à l'image de *La culture des apparences* de Daniel Roche (ROCHE 1991), qui met en lumière l'évolution du vêtement au XVIIe et XVIIIe, tandis que d'autres historiens ont privilégié une approche par le produit, mettant en avant la consommation et les modes passées des étoffes (CHARPIGNY 2004), des chapeaux (OLIVIER 2005) ou encore des parfums (MUNIER 2017). Si de nombreux travaux abordent les questions de la mode et de l'habillement, l'histoire du gant reste peu étudiée et constitue un « héritage oublié ». Le riche passé de cet accessoire essentiel à la société d'hier tend à l'inscrire, dans la société du XXIe siècle, comme un bien culturel c'est-à-dire un bien présentant un intérêt artistique et/ou historique appartenant au patrimoine culturel (CORNU 2003). En effet, si le port du gant était ancré dans les mœurs, la France était au cours des siècles antérieurs grandes productrices de produits de ganterie qu'elle exportait à travers le monde. Des gants en tout genre étaient produits dans les principaux centres de ganterie situés à Paris, Grenoble, Millau, Niort ou encore Saint-Junien.

Les processus de patrimonialisation des savoir-faire et de classement du patrimoine relatif à la ganterie en cours à Grenoble et à Millau ouvrent la voie à une étude de ce produit et de ses rapports aux sociétés du passé pour comprendre les raisons de l'inscription de cet héritage dans le patrimoine culturel français. Il semble donc pertinent de se demander en quoi l'histoire du gant, un bien aujourd'hui culturel, peut-elle contribuer à l'inscription de la ganterie française au rang du patrimoine culturel français voire mondial ?

Afin de comprendre les questionnements actuels autour de la patrimonialisation de la ganterie, cette étude s'attache à cerner le rapport de la société au gant sur le temps long, à travers l'usage qu'en faisaient les femmes – objet de cet article – jusqu'au déclin de ce produit délaissé dans le quotidien par une société transformée.

Sur le plan méthodologique, ce travail est issu d'une recherche menée dans un corpus de sources composé de récits hérités des XIXe et XXe siècles produits par des gantiers et érudits confrontés au dépouillement d'un échantillon de numéros de revues de presse féminine sélectionnés à des périodes données, à des publicités de ganterie et à des collections de gants fabriqués au XIXe et XXe siècles, conservées au Musée Dauphinois situé à Grenoble (Isère) et par la descendance de la maison de ganterie Jouvin. Si la littérature des siècles antérieurs permet de connaître les fonctions qu'a pu endosser le gant depuis l'Antiquité du point de vue des gantiers et érudits du XIXe siècle principalement, le croisement de ces récits avec la presse féminine et les collections de gants pour la période contemporaine permet d'approcher au plus près la perception de ce bien dans la société du XIXe siècle et de la première moitié du XXe siècle et de cerner les différentes manières de porter le gant au fil du temps. Ce travail est novateur dans le sens où l'histoire du gant à la période très contemporaine et les collections de gants du Musée Dauphinois n'ont jamais fait l'objet d'études historiques.

Tout d'abord, le basculement de la fonction utilitaire à celle de marqueur social à l'œuvre au Moyen Age explique l'essor du gant parfumé durant les temps modernes (I) ; ensuite, au XIXe siècle, le gant, devenu un bien « socialement indispensable », est à son apogée bénéficiant de l'engouement de la haute société et d'un renouveau permis par le progrès technique qui touche le secteur à l'heure de l'industrialisation (II) ; enfin, durant la première moitié du XXe siècle, l'usage du gant est dépendant de la mode et des chroniques qui paraissent dans la presse féminine avant de basculer de nouveau dans une fonction de protection (III).

I/ De l'antique objet utilitaire à l'élégance du Premier Empire : Quand le gant conquiert la main des dames

1/ Un basculement de la fonction protectrice au marqueur social au Moyen Age

L'histoire du gant à travers les âges montre que ce bien a endossé plusieurs fonctions au fil du temps. Il a d'abord été utilisé pour protéger la main du froid et du soleil ainsi que pour des questions d'hygiène avant de devenir un accessoire de distinction sociale indispensable pour montrer son rang et nécessaire à la coquetterie féminine. Les auteurs du XIX^e siècle, souvent repris par ceux du XX^e siècle, s'accordent à écrire que le gant de peau existait dès l'Antiquité, période à laquelle il avait principalement une fonction protectrice de la main. En 1874, Rouillon, un fabricant de gants grenoblois de la seconde moitié du XIX^e siècle issu d'une lignée de gantier de père en fils établis au XVIII^e siècle, écrit que « chez les Grecs et les Romains, les gants n'étaient guère portés que par les chasseurs, les laboureurs et les personnes délicates dont les mains souffraient du froid » (ROUILLON 1874). Selon lui, les premiers gants fabriqués à l'Antiquité n'ont pas de doigts, ce sont des mitaines « avec le poil, ou la laine en dedans, ou en dehors » (ROUILLON 1874). Si les gantiers grenoblois du XIX^e siècle considèrent que le gant n'avait qu'une simple fonction protectrice à l'Antiquité, ils avancent que son usage se développe au Moyen-Age. Bien que la fonction protectrice soit toujours de mise, le gant devient un objet symbolique utilisé lors de cérémonies religieuses comme le sacre au cours duquel les rois de France recevaient des gants selon les érudits du XIX^e siècle qui tentent d'écrire l'histoire du gant.

A la fin du Moyen-Age, le gant acquiert une fonction de distinction et d'élégance. Les dames appréciaient les gants en peau fine et souple à l'image de Marie d'Anjou (1404-1463), femme de Charles VII (1403-1461), qui portait des gants de chevreau selon Léon Côte, docteur en droit du début du XX^e siècle, qui s'appuie sur le mémoire présenté par son trésorier en 1454 ou des gants de tissu (CÔTE 1903).

Au cours de l'histoire, le gant de chevreau a souvent eu la préférence des dames car la peau de chevreau est très fine et d'une grande souplesse permettant d'obtenir un gant effet « seconde peau », comme il est souvent mentionné dans les sources. De plus, jusqu'à la seconde moitié du XX^e siècle, le gant de chevreau n'était pas doublé.

2/ L'âge d'or du gant parfumé (XVI^e-XVIII^e siècle)

Cet engouement pour le gant de peau qui s'est développé durant le bas Moyen Age donne naissance à un produit phare des temps modernes : le gant parfumé. Aromatiser les cuirs lors de la phase de tannage était nécessaire pour « sublimer la puanteur par le parfum » à une époque où la chimie moderne n'est pas née et s'inscrit dans un contexte où « parfumer tout ce qui peut l'être » est à la mode (MUNIER 2017). Ainsi, naît le terme de « boîte à gants » qui, à l'origine, désignait une boîte en bois dans laquelle les gants étaient rangés et enfermés avec des fleurs séchées pour s'imprégner de leur parfum.

Dans la littérature du XIX^e siècle, le lancement de la mode du gant est quasi-systématiquement attribué à Catherine de Médicis (1519-1589) qui aurait porté des gants parfumés fabriqués en Italie. Ainsi, le gant serait devenu un symbole d'élégance chez la gente féminine suscitant une réaction productive immédiate et une réaction intellectuelle au XIX^e siècle lorsque des érudits tentent d'analyser cet épisode tandis que les gantiers l'utilisent comme argument publicitaire inséré dans un récit historique du gant construit par les acteurs du secteur d'activité pour le promouvoir.

Franklin Alfred (1830-1917), un historien parisien du XIX^e siècle, écrit en 1884, comme d'autres de son temps, que : « Au seizième et au dix-septième siècle, les gants étaient presque toujours parfumés et tiraient leur nom soit de l'odeur dont on les imprégnait, soit des personnes qui les avait mis à la mode ; c'est ainsi qu'on s'engoua tour à tour des gants d'*ambrette*, *musqués*, à *la phyllis*, à *la Frangipane*, etc. Aucune époque, d'ailleurs, n'abusa autant des parfums » (FRANKLIN 1884).

Les gantiers grenoblois de la période contemporaine tiennent le même discours et ajoutent que les gants de femme se portaient longs ou mi-longs, au XVIII^e siècle, dans la continuité du vêtement pour compléter les robes dont les manches s'arrêtaient aux coudes (ROUILLON 1874). A Grenoble, la figure du gantier-parfumeur est peu présente dans les archives. Si quelques-uns revendiquent cette distinction honorifique qui leur aurait été accordé par le roi au XVII^e siècle, le titre de « gantier-parfumeur » était l'apanage des gantiers de la capitale qui « avaient le droit, qui était un privilège aussi, de mettre sur les gants diverses sortes de parfumerie et d'odeurs » (ROUX 1887). C'est à Paris qu'était située la corporation des gantiers-parfumeurs, établi de longue date, qui fabriquaient et vendaient également des cosmétiques (LANOË 2008). Selon Franklin Alfred, les merciers, qui vendaient des parfums, et les gantiers, qui en fabriquaient, se sont longtemps disputés le titre de parfumeur avant que les gantiers ne l'obtiennent par lettres patentes en 1614, leur octroyant la « "permission de se nommer et qualifier tant maitres gantiers que parfumeurs" » (FRANKLIN 1884). Ainsi, comme l'indique Septimus Piesse (1820-1882) en sa qualité de « maître parfumeur » et chimiste du XIX^e siècle, des peaux parfumés « à la mode » étaient importées d'Espagne et d'Italie pour fabriquer « des gants, des bourses, des gibecières » mais « leur odeur pénétrante en fit abandonner l'usage pour les gants. » (PIESSE 1905).

3/ Les effets néfastes de la Révolution française : Un produit moins attrayant qui renaît sous l'Empire (1804-1815)

Au XIX^e siècle, Piesse écrit que les gants parfumés « ont depuis longtemps cessé d'être en usage » (PIESSE 1905). En effet, pour la période postérieure à la Révolution française, les écrits et les sources ne mentionnent plus les gants parfumés, signe que cette mode s'est perdue. Cela peut s'expliquer d'une part par la séparation de la corporation des gantiers et des parfumeurs et, d'autre part, par les

progrès réalisés dans l'industrie de la mégisserie au XIX^e siècle permettant d'atténuer les odeurs fortes du cuir qui ne nécessite donc plus d'être masquée par des parfums.

La Révolution française marque une période de déclin du gant. De la Révolution aux crises de l'Empire, la ganterie française connaît une trajectoire déclinante similaire à celle des industries du luxe (BERGERON 1998). Les centres grenoblois et parisien sont en crises. A Grenoble, cette activité qui connaît un grand développement au cours du XVIII^e siècle, passant de 12 maîtres-gantiers en 1702 à 64 en 1787 (PRUDHOMME 1888), sort affaiblie de la période révolutionnaire marquée par des difficultés financières et/ou faillites chez les gantiers et subit de plein fouet les crises économiques dont a souffert le Dauphiné (LÉON 1954) sous l'Empire. Les sources produites par l'administration ^[2] locale croisées au point de vue gantier ont permis d'identifier les fragilités de la ganterie durant les deux décennies suivant la Révolution. Symbole du luxe et de la noblesse selon les auteurs du XIX^e siècle, la consommation du gant diminue durant la période révolutionnaire, les effectifs ouvriers ^[3] sont insuffisants, la matière première – constituée principalement de peaux de chevreau et, dans une moindre mesure, de peaux d'agneaux – manque cruellement sous le Premier Empire selon l'administration locale et les principaux débouchés de cette industrie d'exportation sont fermés, à l'image de l'Angleterre – où partent en grande partie les gants grenoblois – qui prohibe la ganterie française jusque dans les années 1820. La Révolution française fait naître une courte période de simplicité vestimentaire sur le sol national durant laquelle « les événements politiques freinent les rythmes de la mode » (ROCHE 1991) pour quelques années avant que « ceux-ci reprennent leurs amplitudes antérieures [...] » (ROCHE 1991) selon les termes de l'historien Daniel Roche. A partir de 1797, une société hiérarchisée commence à se reconstituer suite à la victoire des royalistes lors de l'élection républicaine qui a lieu au printemps (KLEINERT 2001). Dès lors, « s'habiller avec soin n'étant plus mal vu comme au temps des sans-culottes, les amateurs de luxe et de frivolités menaient une lutte contre le mauvais goût [...] » (KLEINERT 2001).

En cette période de troubles, la consommation de gants diminue (CLEMENT 1943), car ce bien matériel est un symbole de luxe et de noblesse selon la littérature du XIX^e siècle, mais elle n'est pas totalement au point mort. Si « porter des gants devint l'indice d'un mauvais citoyen et rangea l'audacieux au nombre des suspects » de 1789 jusqu'au Directoire selon Xavier Roux, « de la fin de la Terreur [1794] à l'avènement de l'Empire, on mit le gant court à la mode [bien qu']il s'en consommait peu » (ROUX 1887). Depuis cette période, les gants courts portent le nom d'Amadis car, selon la littérature du XIX^e siècle, « A la représentation de l'opéra d'Amadis, l'actrice portait une robe à manches collantes descendant jusqu'au poignet ; ces manches devinrent à la mode ; il fallut des gants courts pour dames, ils prirent le nom d'Amadis, qu'ils ont conservé » (ROUILLON 1874).

Contrairement aux hommes dont la mode vestimentaire change au profit du pantalon et de la couleur noire désormais privilégiée, l'entrée dans le XIX^e siècle se fait sans grand changement pour les femmes dont les usages vestimentaires s'inscrivent dans la continuité de l'Ancien Régime (ROCHE 1991). Ainsi, le gant se réinsère dans les gardes robes sous l'Empire et redevient un objet « socialement indispensable » (COQUERY 2003) agrémentant la toilette féminine. Le gant Amadis est rapidement délaissé suite au retour du gant long que Joséphine de Beauharnais (1763-1814), grande figure de la mode féminine de son époque, aurait remis au goût du jour en France selon les écrits du XIX^e siècle qui mentionnent également que cette mode subsiste jusqu'à la Révolution de Juillet en 1830 (ROUX 1887). Il convient cependant de nuancer ces affirmations. Si le gant long a bien la faveur de la gente féminine, le gant court n'est pas banni pour autant.

Document 1 : Reconstitution par la ganterie Perrin d'un modèle de gants qu'aurait porté l'impératrice Joséphine

Source : Collections du Musée Dauphinois ; Photographie : Audrey Colonel.

Réputée à l'international, la Maison Perrin est fondée sous la forme d'un petit atelier familiale en 1860 à Grenoble par la veuve de Monsieur Auguste Perrin, de son nom de naissance Anne Camille Octavie Nicolet (1812-1886), descendante d'une famille de gantier qui crée son affaire pour subvenir aux besoins de ses enfants suite à la mort de son mari survenue en 1857 (PILLET et ROBERTS 2010). A sa mort, ses fils prennent la direction de la ganterie familiale qui connaît un développement fulgurant au début du XX^e siècle sous l'impulsion Valérien Perrin (1851-1935). Ces longs gants blancs ont été produits par la maison Perrin de Grenoble au XX^e siècle, au cours duquel cette ganterie reproduit des modèles de gants qui auraient été portés par des grandes figures de l'histoire. Ainsi, les collections du Musée Dauphinois contiennent des gants « Renaissance », « portés par Catherine de Médicis », etc.



II/ Le gant, un bien de plus en plus varié, indispensable au XIXe siècle

1/ Un accessoire indispensable de la mode féminine

Les textes des périodiques de mode du XIX^e siècle n'accordent pas une place majeure au gant tandis que d'autres accessoires comme le chapeau, la plume ou la ceinture reviennent de manière récurrente. Cependant, les gravures qui illustrent les chroniques « mode » présentent systématiquement les femmes gantées. Les trois nervures sur le dessus de la main permettent de repérer les gants sur les documents iconographiques. L'étude de la presse de mode montre que le gant est perçu par ses contemporains comme un accessoire porté dans la prolongation de la tenue vestimentaire pour la compléter et que les mains des dames étaient couvertes. Le port du gant était ancré dans les mœurs au XIX^e siècle. D'ailleurs, dans les romans du XIX^e siècle, le gant tient une place importante dans le scénario. Par exemple, dans le célèbre roman *Peau de chagrin* de Balzac, on peut lire : « depuis deux jours, il ne portait plus de gant », « j'avais un habit râpé, des souliers mal faits, une cravate de cocher et des gants déjà portés... » ou encore « je pouvais toucher son gant parfumé » (BALZAC 1831), etc.

Sur ces gravures, à l'image de celles parues dans le *Journal des dames et des modes*, une revue de mode française créée en 1797, ancêtre de la presse féminine, les gants n'attirent pas l'attention. Dans les années 1820 et 1830, ils sont plutôt simples, de couleur blanche et demi-longs. Ils couvrent l'avant-

bras jusqu'au coude. Le soir, le gant accompagne les robes de bal. Cependant, le gant court n'est pas proscrit et complète les robes à manches longues. La longueur du gant dépend de la longueur des manches de la robe.

A la fin des années 1820, des décors discrets à base de broderie commencent à apparaître sur les gants que portent les dames le soir pour le bal. Ainsi, en 1829, il est indiqué que « Les gants blancs, portés avec les costumes de soirée, sont presque tous richement brodés soit en soie blanche, de couleur, ou en or. »^[4]. Cette tendance est confirmée par le *Journal des dames et des modes* dans lequel on peut lire l'année suivante, au mois de juin, que « Dans beaucoup de bal qui ont été donnés depuis peu, on a remarqué que, sur beaucoup de gants blancs, au lieu des trois filets qui ont coutume d'orne le revers de la main, c'étaient trois légères broderies en or ou en argent »^[5]. Quelques années plus tard, « les gants longs se garnissent par le haut, de petites coques de rubans, et d'un nœud à bouts flottans qui sont blancs comme les gants. »^[6].

Document 2 : « Mode de Paris »

Source : Gravure parue dans *Le petit courrier des Dames*, 5 avril 1829



Sur la période 1830-1870, un bref coup d'œil dans les brevets français déposés au XIX^e siècle montre également l'importance de la coupe du gant dans la conception des modèles.

2/ L'essor du gant sous le Second Empire : un produit visible, porté à la cour

Sous le Second Empire, la ganterie française est en plein essor. Les gantiers français sont à l'honneur lors des Expositions Universelles montrant ainsi leurs plus beaux gants dès 1851 à Londres avec 6 médailles décernées à des exposants français en ganterie de peau. Le traité de commerce avec

l'Angleterre permet aux gantiers français d'approvisionner la sociétés anglaise en gants dès 1860. La fabrication s'accélère et les gantiers cherchent à concevoir des produits de plus en plus variés.

Si le traité de commerce permet l'essor des ateliers de ganterie, la consommation de gant dans la haute société donne le ton. Par exemple, la ville de Grenoble qui compte alors une centaine^[7] de fabricants de gants dans la décennie 1860, reçoit une commande de l'impératrice Eugénie (1826-1920). Cet évènement marquant pour la ganterie grenobloise attesté par les sources devient dans les décennies suivantes un objet de publicité pour le centre de ganterie. En 1862, l'impératrice fait adresser un courrier au Préfet de l'Isère pour que de beaux gants lui soient confectionnés. Ainsi, quelques gantiers grenoblois sélectionnés parmi les plus renommés ont été chargés, selon les souhaits de l'impératrice, de confectionner :

« 4 douzaines de paires de gants peau de suède, à 60f l'une – 240f
4 douzaines de paires de gants, beurre frais, à 60f – 240f
2 douzaines de paires de gants, blanche, à 60f – 120f
2 douzaines de paires de gants, noire, à 60f – 120f
Total 720f »^[8].

Il semblerait que l'impératrice ait fait appel à Grenoble pour se faire confectionner des gants suite à un cadeau que des fabricants de la ville lui aurait fait. Sans que cela ne soit attesté par les sources, les auteurs du XIX^e siècle, racontent qu'en 1860 l'empereur et l'impératrice se rendent à Grenoble et qu'à l'occasion de ce voyage, quatre fabricants chargent leurs filles de lui offrir : « "deux corbeilles également riches, en satin bleu et lilas, ornées du chiffre en or de Sa Majesté, et contenant chacune vingt-cinq douzaines de paires de gants d'une finesse et d'un travail irréprochables, brodés d'or et d'argent, véritable chef-d'œuvre de notre principale industrie locale" », selon le *Courrier de l'Isère* du 7 septembre 1860, cité par Xavier Roux (ROUX 1887).

3/ Un XIX^e siècle marqué par le progrès à l'origine de l'essor de nouveaux modèles :

Dans l'histoire du gant, le XIX^e siècle correspond également à une période d'avancée technique permettant la mise sur le marché de nouveaux produits de ganterie. Si les années 1830 voient naître les prémices du progrès de l'activité gantière, la recherche d'innovation à l'œuvre durant le dernier tiers du XIX^e siècle rend possible la création de nouveauté à l'image du gant à « fermoir à pression », du « gant lavable » ou encore du « gant bon marché ».

Au cours de la décennie 1830, une avancée technique majeure dans l'industrie du gant permet aux dames – comme aux hommes et aux enfants – de porter des gants bien ajustés, adaptés à leurs mains (COLONEL 2021). Un Grenoblois dénommé Xavier Jouvin invente un système de pointure permettant au client de choisir sa taille pour être bien ganté, ainsi qu'une nouvelle technique pour découper mécaniquement le gant qui était auparavant découpé aux ciseaux (COLONEL 2020a). L'application de

cette invention permet plus de régularité dans la fabrication qui auparavant dépendait du coup de main du coupeur-gantier. Les trois brevets que Jouvin dépose pour ses inventions tombent dans le domaine public en 1849, permettant une extension rapide du procédé adopté par l'ensemble du secteur d'activité à partir des années 1870 environ (et encore utilisé aujourd'hui). Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, l'activité gantière entre dans une nouvelle phase de son histoire permettant un renouveau du gant. Dès lors, une partie du secteur s'industrialise (COLONEL 2020a et b) et connaît de nombreuses avancées dans la fabrication à l'origine de la mise sur le marché de nouveaux produits à l'image du gant à fermeture à bouton-pression ou encore gant lavable tandis que le gant « bon marché » fait son apparition pour les plus modestes.

Après de nombreuses tentatives d'inventions de fermetures de gants à la fois pratiques et esthétiques visibles dans les dépôts de brevets en France dès 1840, l'industrie gantière adopte le bouton-pression dès la fin du XIX^e siècle. En 1886, le Grenoblois Albert Raymond dépose un brevet pour un procédé de fermeture à pression favorable à l'industrie gantière qui s'en empare rapidement (CLEMENT 1943). Dès lors, de nombreux modèles de gants fermés à l'aide de ce procédé inondent le marché. L'effet de nouveauté couplé à l'aspect pratique sont à l'origine d'une mode du gant à pression en vogue à la fin du XIX^e siècle : « Il connut un succès considérable ; pendant quelques années tous les gants étaient ainsi fermés. », écrit Georges Clément, administrateur de la grande entreprise des Gants Perrin, en 1943 (CLEMENT 1943).

Document 3 : Les différents boutons qui ornent les gants

Source : Collections du Musée Dauphinois ; photographie Audrey Colonel.



Avant l'adoption du bouton-pression par les gantiers, les gants étaient légèrement évasés au poignet – ce que l'on appelle la forme saxe –, lacés ou fermés par des « boutons nacre », peu pratique selon les gantiers. Par exemple, l'Américain Foster, qui ouvre une manufacture de gants à Grenoble en 1879, avait mis au point un système de laçage retenu par des œillets pour fermer les gants (CLEMENT 1943).

Document 4 : Modèle de gants Jouvin à laçage, XIX^e siècle

Source : Collections de gants Jouvin appartenant à Maurice Rey-Jouvin ; Photographie : Audrey Colonel



Vers 1860, des entrepreneurs se spécialisent dans la réparation de gants et dans le « nettoyage de gants à vapeur », promettant dans leur message publicitaire que « Le nettoyage par la vapeur ne donne aucune odeur ; il rend aux gants réparés la fraîcheur et la souplesse du gant neuf [...] »^[9]. Très vite, ils sont doublés par le lancement du « gant lavable » à l'eau et au savon qui devient rapidement incontournable. Permis par les progrès réalisés dans les industries de la mégisserie et de la teinturerie, le « gant lavable » est créé dans le dernier tiers du XIX^e siècle à l'issue de recherches menées dans des entreprises de ganterie qui le commercialisent. En effet, ce produit innovant nécessite un traitement des peaux particulier à l'étape de la mégisserie et des techniques nouvelles pour les teindre sans risquer que la couleur ne parte au contact de l'eau. A la fin du XIX^e siècle, si la ganterie Vallier se dit « l'inventeur » du gant lavable, la maison Perrin en fabrique également, ainsi que les ganteries Reynier, Buscarlet ou Fischl. Cette dernière a laissé une grande quantité de paires de gants fabriqués au XX^e siècle aujourd'hui intégrés aux collections du Musée Dauphinois. Beaucoup de ces gants sont estampillés « Gant lavable » à l'intérieur, attestant du succès de cette invention. Dans la presse féminine, jusqu'à la veille du Second Conflit mondial, il est conseillé aux « élégantes » de privilégier le

gant lavable et les modèles de la ganterie Buscarlet désignés sous l'appellation « Kislav » sont présentés de manière récurrente ou encore les « glacelav » pour désigner les gants glacés lavables.

Document 5 : Gants lavables noirs Fischl

Source : Collections du Musée Dauphinois ; numéro d'inventaire 97 38 257 ; photographie Audrey Colonel.

Cette paire de gants suède noirs pour femme à motif fleuri a été fabriquée par la ganterie Fischl à Grenoble au XXe siècle. Ces gants sont en chevreau et n'ont pas de doublure. A l'intérieur du gant gauche, la mention « Gant lavable » est estampillée. La ganterie Fischl a laissé une grande quantité de paires de gants produits au cours de son histoire qui ont été rachetés à la fin du XXe siècle par le Musée Dauphinois suite au décès de Denise Fischl (1914-1995), dernière gérante de l'entreprise familiale créée par son père, Max Fischl, et son oncle, Rodolphe Fischl en 1903.



Document 6 : Gants lavables clairs Fischl et instructions de lavage

Source : Collections du Musée Dauphinois ; numéro d'inventaire 97 38 257 ; photographie Audrey Colonel



GANT FISCHL
TRADE MARK
DÉPOSÉ
GRENOBLE

GANTS LAVABLES

INSTRUCTIONS POUR LE LAVAGE

Pour bien laver ces gants, il suffit, une fois ganté, de les laver avec un bon savon blanc ordinaire et de l'eau tiède.

Bien laisser tremper les gants, ajouter du savon afin de faire une mousse aussi **ÉPAISSE QUE POSSIBLE** frotter les parties ternies jusqu'à ce qu'elles soient propres. **RINCER FORTEMENT** ; presser les gants avec un linge propre, sans les tordre.

Souffler dans les gants pour gonfler les doigts ; les suspendre pour les sécher, **A L'ABRI DU FEU** ou du **SOLEIL** et pour éviter tout retrait, les étirer ou les ganter avant qu'ils soient complètement secs. Si, par oubli, les gants séchaient complètement, les plier dans une serviette humide pendant cinq minutes, ils redeviendront souples et doux.

Document 7 : Le gant lavable présenté dans *Fémina*, années 1930

Modèle de gants « Kislav »

Source : *Fémina*, juin 1935, page 36

En dessous, gants d'après-midi en daskin beige, dont la manchette demi-longue est simplement ornée d'une fine nervure en relief à piqûre invisible.



Publicité pour le gant lavable

Source : *Femina*, 1933, page XVI

Trois amis... trois marques :

Quels amis ? Quelles marques ?
La réponse saute aux yeux de qui regarde la photographie publicitaire placée sous ce titre, dans *Femina* et ailleurs. On y voit : une paire de gants, un savon de Marseille et une cuvette pleine d'eau mousseuse et fumante, posés sans façon sur une table. Voilà pour les amis.

Quant aux marques, elles figurent en dessous : **KISLAV, GLACELAV, BOXLAMB.**

" Je savais déjà, direz-vous, que les gants **KISLAV** supportent l'eau très chaude et le savon de Marseille, qu'ils reprennent chaque fois leur jolie couleur originale quelle qu'elle soit, et leur beau grain fin et mat."

Saviez-vous aussi qu'il existe des gants garantis lavables, en glacé, de toutes couleurs et même en tanné ?

En achetant du **GLACELAV**, chevreau de Grenoble, ou du **BOXLAMB**, moins onéreux, vous ferez toujours une bonne affaire, car vous laverez vos gants chez vous, sans difficulté, et vous les retrouverez intacts.

Vous trouverez ces trois marques : **KISLAV, GLACELAV, BOXLAMB**, dans tous les rayons de gants de France, et dans presque tous ceux du monde entier.

Selon la littérature secondaire, les années 1870 correspondent également à la mise sur le marché des gants « bon marché » provenant des fabriques d'Autriche, de la Saxe, du Luxembourg et de la Belgique. Ce que les gantiers français de la fin du XIX^e siècle appellent un « gant bon marché » est un gant fabriqué en peau d'agneau travaillé de façon à ce qu'il ait l'apparence d'un gant de chevreau. Au XIX^e siècle, un beau gant se caractérise par sa finesse et sa souplesse, principales caractéristiques de la peau de chevreau tandis que l'agneau est plus épais et fournit un gant moins fin.

La ganterie française essentiellement positionnée sur les marchés du luxe se sent menacée par ce nouveau type de gant, désormais accessible à toutes les classes de la société mais aussi prisé par la bourgeoisie désireuse de renouveler plus souvent ses gants : « la quantité écrasait la qualité » (ROUX 1887). Durant cette période, les gants français autrefois recherchés pour leur qualité sont délaissés par les magasins qui privilégient un approvisionnement moins coûteux auprès d'autres centres européens, plus compétitifs en termes de rapport qualité-prix (ROUX 1887). Il est possible de voir là les prémices d'une perte de vitesse du gant et particulièrement du gant de peau.

III/ De la perte de vitesse à la relance éphémère (vers 1900-vers 1940) : les dernières années de gloire du gant

1/ Le gant entre perte de vitesse et stratégies de relance (1900-1945)

Le gant en perte de vitesse (vers 1900-vers 1910) :

Durant la première décennie du XX^e siècle, si les fabricants de gants font leur possible pour relancer la consommation de gant français, ils sont confrontés à d'autres formes de concurrence et comprennent plus que jamais l'influence de la mode sur leur activité. La tendance de la main, nue pour mettre en valeur les bijoux de type bagues ou bracelets, fait concurrence aux gants jusqu'au début des années 1910. Léon Côte rapporte qu'un article intitulé « Danger d'un caprice féminin », paru dans le journal *Le Gantier, organe ouvrier des centres de ganterie de langue latine* le 1^{er} juillet 1899, fait ressortir les craintes des acteurs du milieu gantier quant à la perte de vitesse du gant. Cette année-là, une artiste américaine aurait fait « "une campagne contre le port du gant, en été" » (CÔTE 1903) à laquelle les gantiers coalisés auraient répliqué par des campagnes de publicité dans la presse de mode. Désormais, la presse de mode et les rubriques « mode » de la presse féminine deviennent les supports privilégiés des gantiers pour promouvoir le port du gant et les produits de ganterie qu'ils commercialisent.

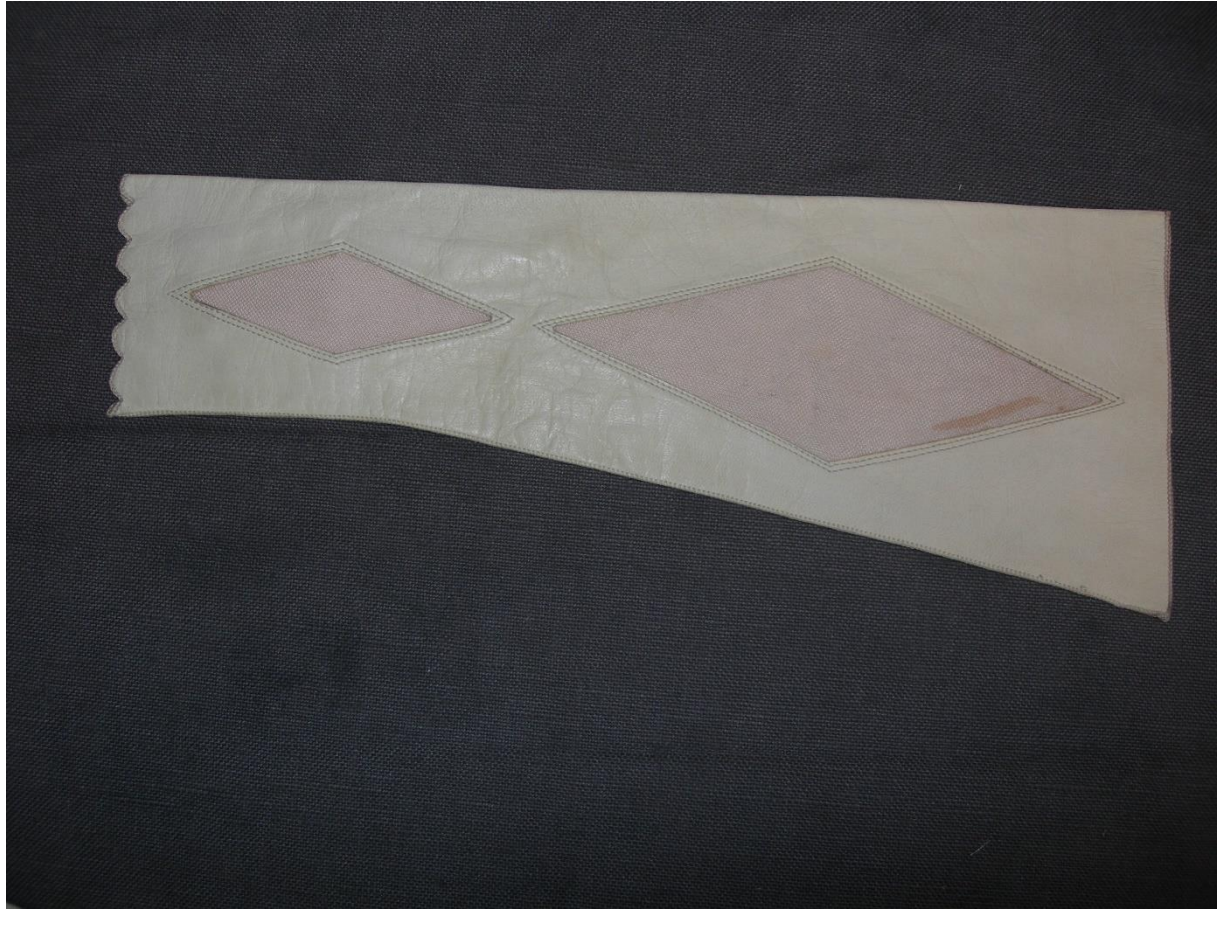
Les collections de ganterie conservées au Musée Dauphinois montrent que certains fabricants ont tenté de s'adapter à la demande en proposant des modèles de gants ouverts permettant aux femmes de faire voir leurs bagues tout en portant des gants. En ce sens, la ganterie Perrin conçoit dès 1900 des modèles de gants de peau blancs sans doigt.

Document 8 : Gant Perrin, modèles de 1900

Source : Collections du Musée Dauphinois ; photographie Audrey Colonel.

Ces modèles de gants de peau sans doigt présentés ci-dessus datent de 1900 et sont conservés au Musée Dauphinois. L'étude de la presse féminine et des sources produites par les gantiers grenoblois laissent penser que leur confection s'insère dans un contexte de volonté d'exhibition des bijoux poussant les femmes à délaissier le gant pour mettre en valeur leur bagues.





En 1912, certaines chroniques de modes condamnent fermement ces « sortes d'entonnoir en dentelle » qu'elles considèrent comme des « fantaisies les plus osées »^[10]. Dès le début des années 1910, la presse de mode se montre traditionnaliste suggérant aux « élégantes » de ne pas abandonner le port du gant, de privilégier le gant de peau souple et fin, dans les tons clairs, blanc, « gris perle » ou encore beige clair, et de faire porter des gants de peau noir à leur domestique pour aller « faire une course »^[11]. La tendance reste aux gants de couleurs claires jusqu'en 1929. En 1911, on peut lire dans la rubrique « Mode du soir » du magazine *Fémina* : « La fantaisie de quelques élégantes avait fait abandonner, dernièrement, le gant pour le soir ; il paraît que cette saison, les femmes élégantes ne sauraient s'en passer et cela est fort heureux, car notre commodité ou le désir de faire admirer les bagues de prix n'étaient pas des arguments bien raisonnables pour nous départir d'une tradition si logique. »^[12].

Le gant de peau subit également la concurrence de la ganterie de tissu de plus en plus appréciée chez la gente féminine dès la fin du XIXe siècle. Cependant, ce produit fait l'objet de vives critiques dans la presse : au cours de l'année 1896, dix-neuf revues de presse féminine, dont les chroniques se positionnent en ferventes défenseuses du gant de peau, condamnent ces « vilains gants de fil »^[13].

Des stratégies de relance :

Avant de renouveler leurs produits pour s'adapter à la demande quelque-peu différente du siècle précédent, les gantiers français adoptent une stratégie de relance du port du gant par la publicité. Si la publicité cachée se lit entre les lignes des chroniques de mode abordant la question du gant dans la presse féminine, à l'image du magazine *Fémina*, des sources produites par le syndicat patronal de la ganterie grenobloise confirment cette analyse. A Grenoble, en 1913, les fabricants adhérant à la Chambre Syndicale des Fabricants de Gants de Grenoble lancent une « Campagne de Publicité en faveur du Gant de Peau »^[14] dans la presse pour relancer la consommation de gant. Ils sélectionnent dix-huit journaux quotidiens qu'ils paient pour diffuser la campagne publicitaire à plus ou moins forte intensité dans leur rubrique mode. Ainsi, *Le Figaro*, *Le Matin*, *Excelsior*, *Le Journal*, *Le Gaulois*, *Le Gaulois du Dimanche*, *L'Echo de Paris*, *Comedia*, *New-York Herald* et les journaux illustrés *Les Modes*, *Chiffons*, *Nouvelle Mode*, *L'art et la Mode*, *Vie Heureuse*, *Mode Pratique*, *Comedia Illustré*, *La Mode du Temps* et le *Journal des Dames et des Modes* font l'éloge des gants de peau durant quelques mois de l'année 1913. Le président de la Chambre Syndicale, Eugène Bondat, se félicite de cette action dont les retombées auraient été positives : « Tous les détaillant de Paris sont unanimes à déclarer que les deux mois de campagne du printemps ont eu un résultat heureux ».

Un bref coup d'œil dans quelques numéros des journaux concernés parus avant le lancement de la campagne publicitaire et pendant montre qu'effectivement, au printemps 1913, des articles ou paragraphes valorisent le gant de peau alors que les numéros des années précédentes n'en font pas mention. Par exemple, dans des numéros parus dans *Comœdia illustré : journal artistique bi-mensuel* au printemps 1913, figure un tas d'éloge sur le gant de peau qui embellirait la main, la protégerait du soleil et des miasmes, serait indispensable à toute femme de goût, etc.

Document 9 : Extrait de la campagne publicitaire en faveur du gant de peau parue dans la rubrique mode de *Comœdia illustré : journal artistique bi-mensuel* au printemps 1913

5 avril 1913 :

« Il va falloir, ô Parisiennes, mes sœurs ! nous décider à remettre des gants, le soir, On dit que nos mains chargées de gemmes et de perles, sont belles à contempler sur le velours des loges, mais on dit aussi (ô honte) que ces jolies mains se salissent au cours du spectacle, qu'elles "arrivent" si j'ose dire, salies au restaurant pour le souper ; qu'elles ne sont déjà plus propres après le premier entr'acte. On dit qu'un souple gant de Suède long, qui plisse gracieusement autour du poignet, est élégant, que la main en sort fine et satinée à l'heure de la table... Il faudra donc renoncer à ce sans-gêne de la "main nue", qui avait ses commodités, mais qui manquait de raffinement. La mode tourne... A la ville, le gant court glacé, avec bouton pression, s'impose. »

20 avril 1913 :

« Saluons aussi le retour du gant long pour le soir ; avouons qu'un joli avant-bras, moulé par le souple gant de Suède, est un raffinement nécessaire à nos toilettes suggestives du soir. Le gant ! c'est le mystère de la main aux belles lignes qu'il laisse deviner et qui éveille mieux le désir de voir, chez tout amateur de jolies mains. Le fin poignet se révèle sous les plis caressants du gant. La Parisienne ne saurait, à la ville, se passer du gant court à boutons pression, orné de larges broderies

sur la main. Ce gant fait partie intégrante du tailleur, à manches longues. C'est l'indispensable note ajoutée à l'ensemble correct de la robe de ville. Toute élégante sait cela. »

5 mai 1913 :

« On a vu la faveur du gant renaître et s'accroître sur les hippodromes brillants du plein air et dans les salles de spectacle. Le long gant de Suède achève les manches courtes et gaine avec souplesse l'avant-bras.

A la ville, le gant de chevreau glacé clair, aux larges piqûres noires, sont extrêmement portés, fermés par des boutons à pression, le plus souvent.

Voici une mode rénovée qui permet aux mains de conserver blancheur et finesse, et qui, de plus, est une mesure d'hygiène excellente, en préservant les mains des contacts parfois malsains ; mais il importe que le gant ne gêne pas la circulation. Ne vous gantez pas trop juste ; il faut que les muscles puissent jouer en toute liberté sous la peau du gant. »

En 1927, il est question au sein du syndicat patronal de la ganterie de Grenoble de reconduire la campagne de publicité « pour le port du gant »^[15]. Cependant, le refus pour motif financier de la Chambres Syndicales de la Ganterie et des Peaux pour Gants de Paris qu'elle a sollicité enterre le projet.

Des stratégies d'adaptation à la demande (1913-1920) :

Face au déclin relatif du gant de peau, certains fabricants décident d'intégrer la fabrication du gant de tissu à leur activité initiale. A Grenoble, la fabrique de gants de fil se développe dans les années 1910 dans un contexte de jeu concurrentiel avec l'Allemagne qui domine le marché du gant de tissu, produit moins cher que le gant de peau et qui « se prêtait en outre plus volontiers aux exigences de la mode grâce à ses couleurs vives et à sa large variété d'ornements » (PILLET et ROBERTS 2010). Ainsi, des maisons de ganterie positionnées de longue date sur le marché du gant de peau s'ouvrent à ce nouveau marché à l'heure où la demande de gants de cuir diminue sensiblement. Pionnière dans le domaine à l'échelle locale, la ganterie Perrin crée en 1913 une société de ganterie de tissu dénommée « Société Anonyme Grenobloise des Gants d'Etoffes », plus connue sous le nom de « Valisère » à partir de 1919, dont l'objet se rapporte à la fabrication de gants d'étoffe et « de tous autres articles d'habillement »^[16]. Créée par Valérien Perrin, l'un des fils de la fondatrice de la ganterie Perrin, la société Valisère intègre à son activité la fabrication des tissus nécessaires à la fabrication du produit.

Ensuite, en 1917, « un groupe d'industriels grenoblois, composé en partie de fabricants de gants de peau » (JAMMET 1925), suit l'impulsion lancée par Perrin et s'unit pour créer une Société Anonyme dénommée « Manufacture de Gants de Tissus de Grenoble », dite « Filex » dont l'objet principal est la fabrication et la vente de tissus et de gants de tissu^[17]. Selon Henri Jammet, Président de la Chambre Syndicale des Fabricants de Gants de Grenoble et actionnaire de cette société à cette période, cette seconde « usine de gants de tissu est créée dans l'espoir qu'après la guerre les marchés alliés, qui sont les plus importants, réserveraient leurs préférences aux produits français. » (JAMMET 1925).

2/ Les nouveautés et tendances du XXe siècle à l'origine d'une relance éphémère

Le gant fantaisie :

Au début des années 1920, un gant richement décoré appelé le « gant fantaisie » est mis au goût du jour. Les fabricants de gants grenoblois s'attribuent le lancement de ce type de gants inventés dans un contexte de diminution des commandes de leurs principaux clients anglais et américains qui auraient délaissé le marché français au profit d'autres centres de ganterie selon la littérature patronale. Dans ce contexte, ils auraient cherché à « donner à leurs produits un attrait nouveau », et, en ce sens, auraient créé le gant de « fantaisie » qu'ils définissent comme des « modèles attrayants » de « gants avec manchettes brodées, perforées, perlées, frangées, garnies de bandes de fourrures ou de dentelles » (JAMMET 1925).

Si les gantiers grenoblois considèrent que le gant fantaisie se développe rapidement et donne des « résultats heureux », la presse féminine ne semble pas du même avis dans l'immédiat. En effet, un article paru en 1931 dans *Fémina* mentionne que : « Petit à petit, le gant de fantaisie entre dans nos mœurs, malgré les difficultés du début. A vrai dire, il faut qu'il reste simple, et les ornements en sont, bien entendu, ton sur ton. »^[18].

Document 10 : Gant Jouvin fantaisie, années 1920-1930

Source : Collections de gants Jouvin appartenant à Maurice Rey-Jouvin ; photographie : Audrey Colonel

Ces gants présentés ci-dessus ont été conservés par Maurice Rey-Jouvin, arrière-arrière-petit-fils du gantier et inventeur Xavier Jouvin. Ils datent des années 1920-1930 selon leur propriétaire qui connaît bien leur histoire : ces pièces sont soit des fins de série fabriqués dans l'ancienne manufacture Jouvin, soit des gants qui étaient fournis aux représentants de la maison Jouvin pour présenter les collections à l'étranger.

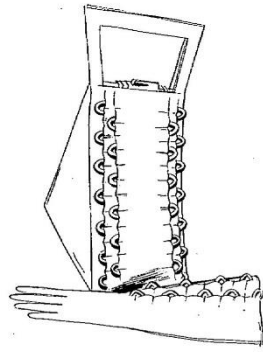


La tendance des années 1920 et 1930 en matière de ganterie

Durant les années 1920, le gant commence à s'assortir progressivement aux autres accessoires dans le détail comme le montrent les diversifications de production opérées dans certaines ganteries, à l'image de la maison Fischl, spécialisée dans la fabrication du gant de chevreau dès sa création, qui produit également en 1925 des ceintures de cuir et de sacs assortis aux gants. La presse féminine confirme cette « mode de l'ensemble à chaque sac ses gants »^[19], tendance jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale : en fin d'été 1929, « On ne peut plus porter n'importe quelle paire de gants avec n'importe quelle robe. La piqûre rappelle la nuance de l'ensemble ; une petite bande de cuir semblable à celui du sac borde le crispin. »^[20].

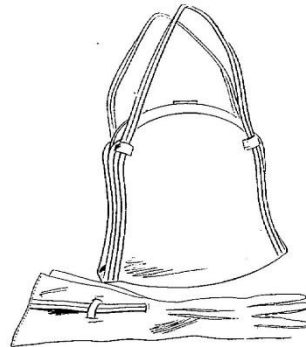
Document 11 : Assortiment gants-sac à main

Source : *Fémina*, rubrique « Remarquer pour l'après-midi le goût de l'ensemble sacs et gants, sacs et souliers assortis », novembre 1936, page 26-27.



ALEXANDRINE

Un sac triangulaire en antilope noir bordé de motifs, dentelés, en box; les gants à longues manchettes sont garnis de même.



ALEXANDRINE

Un sac souple en antilope bordé de lisérés de box noir formant poignée. Les gants sont assortis selon la mode de cet hiver. (Modèles déposés P. A. I. S. Repr. interdite.)

Durant les années 1930, le gant connaît ses dernières heures de gloire comme accessoire indispensable auprès de la gente féminine avant de basculer dans l'utilitaire dans la société post-Seconde Guerre mondiale. Si « les gants sont un des détails les plus importants de la toilette féminine qu'ils doivent compléter harmonieusement »^[21], désormais, les couleurs sombres sont privilégiées comme le montrent les modèles présentés dans la presse féminine et les chroniques de modes, expliquant ainsi la quantité phénoménale de gants noirs présents dans les collections du Musée Dauphinois. Par exemple, des modèles avec grosses piqûres blanches sur le gant noir ou des strasses ou boutons sont créés et décrits comme tendance dans *Fémina* en 1931 dans plusieurs numéros. Ces années sont également marquées par le « retour des gants longs »^[22] annoncé pour l'hiver 1929-1930 dans *Fémina* en 1929 et confirmé par les numéros suivants ainsi que par les nombreux modèles de gants longs conservés au Musée Dauphinois. Si le gant long est de rigueur le soir, le gant court n'est pas disqualifié et le demi-long semble être un bon compromis pour la journée.

Document 12 : Le retour du gant long perceptible dans *Fémina*

1930 :

« Et vous savez déjà que certaines femmes très élégantes portent des gants longs. »²³ ; « Les gants longs gagnent de nouveau votre bras jusqu'au coude et vos mains recommencent de s'enfermer dans un manchon, leur boudoir. »²⁴.

Mars 1931 :

« Les gants longs sont le complément de toute robe habillée. On les porte tantôt simples, tantôt rayés de nervures ou coupés de bandes bouillonnées. Le soir, ils sont absolument de rigueur. »²⁵.

Au milieu des années 1930, les modèles présentant des mélanges de matière semblent en vogue. En 1935, la Samaritaine de Luxe, succursale destinée à satisfaire les attentes des clientèles les plus aisées qui a ouvert ses portes en 1917 à Paris boulevard des capucines (CABESTAN et LEMPEREUR 2015), vend des paires de gants « mi-partie chevreau, mi-partie suède »^[26]. Ce type de modèle est également

présent dans les collections du Musée Dauphinois cependant les gants en question ne sont pas datés précisément, bien qu'il s'agisse de fabrications du XXe siècle. D'autres modèles se vendent également comme les gants lacés sur la main, des gants « de taffetas quadrillé » ^[27] assortis à l'écharpe ou, pour le soir, « de longs gants de suède bleu pâle, vert clair, jaune vif » jouant sur un « amusant mélange de teintes » ^[28], annonçant le retour du gant de couleur pour les années suivantes. En effet, la presse féminine confrontée aux collections de gants du Musée de Dauphinois et à celles exposées au Musée privé du gant montrent que, sur les dernières années de la décennie 1930, les gants de couleur sont de retour succédant ainsi à la mode du noir : « Les gants de couleur égaiant ou égayeront toutes les toilettes, et l'ensemble uniformément noir semble heureusement relégué avec les sombres souvenirs de la crise qui s'éloigne. » ^[29]. Dès l'hiver 1936-1937, les couleurs vivent « font fureur » ^[30]. Le gant se porte blanc, « jaune couronnement », « bleu Roy », « marine clair », « rouge géranium », « prune », le beige ou encore « vert sapin », « marron écureuil », « rouge d'Arbois », violet. Les collections de gants Fischl conservées au Musée Dauphinois contiennent de grandes quantités de gants colorés et de gants noir non datés.

Document 13 : Modèle Fischl mélangeant mi glacé-mi suède

Source : Collections du Musée Dauphinois ; photographie Audrey Colonel.



Document 14 : Modèle de gants Fischl vert

Source : Collections du Musée Dauphinois ; photographie Audrey Colonel.



Si les gants de couleur sont mis au goût du jour à la fin des années 1930, la fin de la guerre ouvre la voie aux « modèles fleuris ». Les maisons Vallier, Perrin et Reynier, notamment, proposent des gants aux « coloris délicats » dont le dessus est ajouré de fleurs brodées de fils multicolores dont ils portent le nom : cyclamen, gardénia, jonquille. Les assemblages de matières et de couleur sur un même gant sont tendances. Ainsi, des modèles de gants d'un mélange de chevreau glacé et suède aux couleurs tranchantes à l'image de la combinaison de bleu et rouge ou noir et rouge sont mis sur le marché. Les gants unis de teinte « feuille morte » sont aussi également confectionnés.

3/ La ganterie sportive : vers un nouveau basculement de fonctions

Dans la première décennie du XXe siècle, le marché du costume de sport s'ouvre à la gante féminine, influencé par le jeu de la mode tout en tenant compte des exigences propres à chaque activité (JAMAIN-SAMSON et TERRET 2009). Bénéficiant ainsi du développement du mouvement sportif à l'heure où le gant subit les aléas de la mode, la ganterie s'insère progressivement sur le marché des vêtements de sport dès les années 1910. Selon la presse féminine qui dicte la tendance, le gant de sport devient indispensable à toute femme « élégante » qui en pratique. Des chroniques aux titres évocateurs, de type « comment ganter nos mains sportives »^[31], paraissent régulièrement présentant

des modèles divers et variés proposés le plus souvent par Hermès, Perrin, Alexandrine et Buscarlet pour « embellir » la tenue de sport. Les chroniques parues dans *Fémina* durant la première moitié du XXe siècle présentent des modèles de gants pour le golf dont la pratique se diffuse en France vers 1910, pour la pratique des sports d'hiver qui se développent dans les années 1920 (ATTALI 2015) ou encore pour la chasse dans les années 1930. Les gants de sports se fabriquent en peau de chevreau, d'antilope, de pécarari, de chamois ou encore de porc ou d'agneau avant que des modèles de laine et de tissu s'imposent.

Le gant sportif assorti à la tenue s'adresse d'abord à un public aisé car « s'offrir un costume de sport n'est pas à la portée de toutes les bourses ». Cependant, ce bien se démocratise au milieu du XXe siècle en même temps que les sports replaçant le gant dans sa fonction de protection de la main contre le froid. En parallèle, l'inversement de tendance quant à la couleur de la peau enlève au gant son utilité estival. En effet, si les femmes portaient des gants en été jusqu'à la Première Guerre mondiale pour conserver la peau blanche, les années 1930 voient naître un engouement pour le bronzage dans l'aristocratie (ORY 2008). Ainsi, l'usage du gant en été disparaît peu à peu, annonçant un retour à sa fonction première.

Document 15 : Gants de sport

Modèle de Valisère

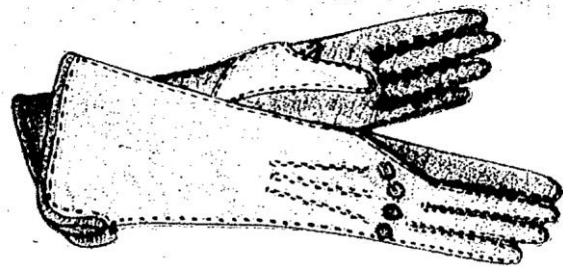
Source : *Fémina*, rubrique « Quelques suggestions aux retardataires 1er janvier 1937 », juillet 1937, page V



Valisère a créé ces gants de laine tricotés qui permettront à toute femme de les assortir à ses toilettes de sport.

Gant de chasse pour dame

Source : *Fémina*, septembre 1933, page 35



KISLAV

LES GANTS DE CHASSE, COMME CEUX DE GOLF, SONT EN PECARRY ET "KISLAV" BEIGE, AVEC LARGES PIQUES MARRON.

En conclusion, chez la gente féminine, le gant se porte tantôt long, tantôt court, suède ou glacé : à chaque période ses modèles et à chaque occasion ses couleurs. Les modèles évoluent à travers le temps et les fabricants se rapprochent des milieux de la mode dès le début du XXe siècle pour

concevoir des produits à même de séduire le consommateur de plus en plus exigeant. A cette période, la recherche d'innovations dans la gamme de produits s'intensifie à l'heure où le gant de peau, devenu banal, n'attire plus autant qu'aux siècles précédents. Ainsi, de nouveaux produits voient le jour comme les gants de peau lavables tandis que d'autres, longtemps bannis en haute société, deviennent objet de mode tel le gant de tissu.

Si la presse de mode semble dicter la tendance vestimentaire au XIXe siècle, les entreprises de ganterie les plus importantes comprennent l'importance de ces supports de diffusion du « bon ton » et les utilisent pour relancer la demande et promouvoir leurs produits dès les années 1900 et peut-être même dès la décennie précédente selon l'analyse de la presse de mode mais sans que les sources produites par le patronat ne l'atteste avec certitude.

A l'issue du Second Conflit mondiale, le rapport de la société aux gants change. Si les fabricants de gants jouent leurs dernières cartes pour relancer la demande, on assiste à un basculement de fonction de l'indispensable accessoire d'élégance féminine à l'objet utilitaire pour se couvrir du froid ou pratiquer des sports d'hiver. L'abandon progressif du port du gant au quotidien entraîne le déclin progressif de l'activité gantière française dans la seconde moitié du XXe siècle qui s'éteint en partie. En France, il reste peu d'entreprise de ganterie comparé à l'importance qu'avait cette industrie par le passé. Si les villes de Millau et de Saint-Junien ont conservé une petite activité dans la branche des cuirs et peaux, Grenoble ne compte plus qu'un gantier.

Désormais de nature exclusivement artisanale, la ganterie française fait partie des « métiers d'art ». Elle s'inscrit lentement dans les rangs du patrimoine français au XXIe siècle comme en témoignent les démarches de patrimonialisation menées par les différents acteurs de la branche du travail des cuirs et peaux de Millau pour inscrire l'héritage relatif à la ganterie et au savoir-faire local sur la liste du Patrimoine Culturel Immatériel de l'UNESCO comme cela a été fait pour d'autres savoir-faire français comme ceux liés au parfum en Pays de Grasse inscrit en 2018. L'exposition sur le gant de Grenoble qui se tiendra en 2021 au Musée Dauphinois pour mettre en valeur des collections de gants et l'héritage grenoblois en matière de ganterie est aussi un indicateur du processus de patrimonialisation à l'œuvre. Ainsi, l'histoire du gant et ses attraits artistiques en font un bien culturel tandis que le savoir-faire traditionnel, les inventions améliorées au fil du temps et les savoirs relatifs à cette industrie constituent un patrimoine intellectuel réinvesti par les artisans d'aujourd'hui. En effet, si aujourd'hui le gant n'attire plus autant qu'aux siècles précédents, les gantiers tentent de séduire le consommateur en concevant des produits au goût du jour, parfois inspirés des siècles antérieurs. Ainsi, le gant parfumé, produit phare de la période moderne qui disparaît après la Révolution, est remis au goût du jour dans les années 2010 par des partenariats ganterie-parfumerie, à l'image de la maison Guerlain qui s'associe

à la ganterie Agnelle de Saint-Junien pour concevoir ce produit. Dans la même idée, le repérage du « Gant Picasso » dans les collections de l'hiver 2020 de Jean Strazzeri, dernier gantier de Grenoble, n'est pas sans rappeler la passion des couturiers pour la peinture de leur temps dans l'entre-deux guerres (BERGERON 1998). Ce « Gant Picasso » est le fruit d'une collaboration entre Jean Strazzeri, le milieu culturel local représenté par le Musée de Grenoble et une designeuse.

Références :

ATTALI M. (2015), *L'ENSA à la conquête des sommets : La montagne sur les voies de l'excellence*, FONTAINE, Presses universitaires de Grenoble.

BERGERON L. (1998), *Les industries du luxe en France*, Edition Odile Jacob

BONNET A., COQUERY N., (dirs.) (2015), *Le commerce du luxe. Le luxe du commerce. Production, exposition et circulation des objets précieux du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Mare et Martin, p. 47-51.

BORNE D. (1988), *Histoire de la société française depuis 1945*, Paris, collection cursus, Armand Colin.

CABESTAN J.-F., LEMPEREUR H. (2015), *La Samaritaine, Paris*, Picard, 280 p.

CHARPIGNY F. (2004), « L'étoffe de la mode. Soierie lyonnaise et haute couture, l'exemple de la maison Ducharne. Danielle Allèrès. Des parures aux marques de luxe », *Economica*, pp.27-38.

COLONEL A. (2020a), « Le travail du gant en France des années 1830 aux années 1930 : le cas de la ganterie grenobloise entre artisanat et industrie », dans LALOUX L., PALAUDE S., PÉTERS A. (dirs.), *Métiers d'autrefois*, tome 1, *Textile & habillement*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes.

COLONEL A. (2020b), "La ganterie "moderne" a-t-elle existé ? L'exemple de la Maison Reynier, du "maitre-gantier" à la Société Anonyme (1832-années 1930)", *La Pierre et l'Écrit. Revue d'histoire et du patrimoine en Dauphiné*, p. 141-165.

COLONEL A. (2021), « De l'Inventeur aux innovateurs dans l'industrie du gant : la ganterie grenobloise en quête perpétuelle du progrès (1830-1930) », revue *Technologie et Innovation*, numéro thématique « Innovations et innovateurs, quelles trajectoires » à paraître.

COQUERY N. (2003), *Mode, commerce, innovation : la boutique parisienne au XVIIIe siècle Aperçu sur les stratégies de séduction des marchands parisiens de luxe et de demi-luxe*, dans HILAIRE-PÉREZ L., GARÇON A.-F., dir., *Les chemins de la nouveauté. Innover, inventer au regard de l'histoire*, Paris, éditions du CTHS, p. 187-206.

CORNU M. (2003), *Droit des biens culturels et des archives*.

JAMAIN-SAMSON S., TERRET T. (2009), Fabricants, détaillants et vendeurs : l'économie du costume de sport à la Belle Époque. *Staps*, 83(1), 55-67.

KAARTINEN M., MONTENACH A., SIMONTON D. (eds) (2015), *Luxury and Gender in European Towns, 1700-1914*, New York, Routledge, p. 39-56.

KLEINERT A. (2001), *Le « Journal des Dames et des Modes » ou la conquête de l'Europe féminine, 1797-1839*, collection Beihefte der Francia, Stuttgart (Thorbecke).

LANOË C. (2008), *La poudre et le fard, une histoire des cosmétiques de la Renaissance aux Lumières*, Seyssel, Champ Vallon.

LEON P. (1954), *La naissance de la grande industrie en Dauphiné (fin du XVIIe siècle-1869)*, P.U.F..

MUNIER B. (2017), *Odeurs et parfums en Occident : qui fait l'ange fait la bête*, Paris, le Félin.

OLIVIER J.-M. (2005), « Chapeaux, casquettes et bérets : quand les industries dispersées du Sud coiffaient le monde », *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Editions Privat, 117 (251), pp.407-426.

ORY P. (2008), *L'invention du bronzage. Essai d'une histoire culturelle*, Paris, Complexe, 136 p.

PILLET N., ROBERTS É. (2010), *Gant Perrin-Valisère, histoire d'élégance et d'industrie*, Edition Dire l'entreprise.

ROCHE D. (1991), *La culture des apparences, une histoire du vêtement XVII^e - XVIII^e siècle*, Paris, Le Seuil.

Imprimés à caractère de sources :

BALZAC H. (1831), *Peau de chagrin*, tome 1, Paris, Gosselin.

CLEMENT G. (1943), *Le Gant*, 1^{er} septembre 1943.

COTE L. (1903), *L'industrie grenobloise et l'ouvrier gantier*, Éd. Librairie Dauphinoise, 294 p.

DIDEROT ET D'ALEMBERT (1751-1765), *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 17.

FRANKLIN A. (1884), *Les corporations ouvrières de Paris du XIIe au XIIIe siècle : histoire, statuts, armoiries d'après des documents originaux ou inédits. Gantiers parfumeurs*.

JAMMET H. (1925), « L'industrie gantière », dans *Grenoble et sa région 1900-1925*.

PIESSE S. (1905), *Histoire des parfums et hygiène de la toilette : poudres, vinaigres, dentifrices, fards, teintures, cosmétiques, etc.*

PRUDHOMME A. (1888), *Histoire de Grenoble*, A. Gratier édition, Grenoble, p. 563

ROUILLON F. (1874), *Notice historique de la ganterie à Grenoble*.

ROUX X. (1887), *La corporation des gantiers de Grenoble avant et après la Révolution*, Edition Gabriel Dupont, Grenoble.

Sources :

[1] *Fémina*, avril 1931.

[2] Archives départementales de l'Isère (38), série M, statistique industrielle du département de l'Isère, XIXe siècle.

[3] *Ibid.*

[4] *Petit Courrier des Dames*, 5 février 1829.

[5] *Journal des dames et des modes*, recueil de la VIIIe année, 20 juin 1830.

[6] *Le Messager des dames : revue anecdotique des modes françaises, des arts et de la littérature*, 21 février 1833 ; 21 mars 1833 ; 2 mai 1833.

[7] Archives départementales de l'Isère (38), série M, statistique industrielle du département de l'Isère, XIXe siècle.

[8] Archives municipales de Grenoble, 2F23, facture des gants confectionnés pour l'impératrice, 19 avril 1862.

[9] *Journal Figaro : journal non politique*, 8 avril 1860.

[10] *Fémina*, « Quelques NOTES D'ÉLÉGANCE », 1er juin 1912.

[11] *Fémina*, 15 janvier 1914.

-
- [12] *Fémina*, 15 novembre 1911.
- [13] Bibliothèque municipale de Grenoble, V2975, « Extrait des articles parus dans la presse concernant la mode du gant », 2e semestre 1896.
- [14] Archives municipales de Grenoble, 2291W2.
- [15] Archives municipales de Grenoble, 2291W2.
- [16] Archives départementales de l'Isère (38), Série U, 11U448, acte de constitution de la Société Anonyme Grenobloise des Gants d'étoffes.
- [17] Archives départementales de l'Isère (38), Série U, 11U454, acte de société, Statuts de la Société Anonyme de la Manufacture de Gants de Tissus de Grenoble.
- [18] *Fémina*, juillet 1931.
- [19] *Fémina*, janvier 1935.
- [20] *Fémina*, Rubrique « Le dernier mot de l'élégance », septembre 1929.
- [21] *Fémina*, Août 1932.
- [22] *Fémina*, septembre 1929, Rubrique « Le dernier mot de l'élégance ».
- [23] *Fémina*, 1930.
- [24] *Fémina*, 1930.
- [25] *Fémina*, Mars 1931.
- [26] *Fémina*, novembre 1935.
- [27] *Fémina*, « Toute la joie des vacances à la succursale de luxe de la samaritaine », décembre 1935.
- [28] *Fémina*, novembre 1935.
- [29] *Fémina*, juillet 1937.
- [30] *Fémina*, décembre 1936 ; mars 1937 ; avril 1937.
- [31] *Fémina*, 1933-1934.